

#21 | APPRENDRE A PERDRE

J'emprunte le titre à la contribution « JCB ».FB.

Exergue proposée par Philippe Diaz / Pierre Ménard, lire sa contribution « PM » ci-dessous, et version développée sur son blog. Merci. FB

« Une fois, je rapportai d'un voyage en chemin de fer un infect roman policier dont la couverture portait une araignée rouge au milieu de sa toile noire. Lydia le feuilleta et le trouva terriblement passionnant... elle sentit qu'elle ne pourrait absolument pas s'empêcher de regarder la fin, mais comme cela aurait tout gâté, elle ferma les yeux et déchira le dos du volume, divisant le livre en deux parties dont elle cacha la seconde, celle qui contenait le dénouement ; puis, plus tard, elle oublia l'endroit et pendant longtemps, longtemps, elle explora la maison cherchant le criminel qu'elle-même avait caché, tout en répétant d'une petite voix : « c'était si bouleversant, si terriblement bouleversant ; je sais que je mourrai si je découvre pas... » »

La méprise, Vladimir Nabokov

Je déposerai demain *La Toussaint* de Bergounioux dans un endroit protégé afin que la pluie ne l'abîme pas, disons dans l'église où je ne vais jamais, dans le silence et dans l'oubli, parmi les livres de messe, afin que quelqu'un puisse lire, s'il lui prend l'envie de l'ouvrir, que « les morts existent deux fois : dehors, avant et, ensuite, dedans ». Dedans la terre et dedans le ciel qui est dedans soi.

PhL

Je t'ai laissé ce livre ce matin à San Francisco tu rêves d'Hortense comme Louis à Versailles rêvait de Marie, sa sœur la Mancini, triste héroïne de Brouage bien avant et bien plus chique que Samuel Champlain, héros de Québec itou. De cette Hortense de rêve tu veux faire livre. *Crossing to safety* de Wallace Stegner plaisir de se souvenir, d'imaginer, de raconter c'est le livre que je t'ai laissé. Dans ton livre à toi, Hortense pourrait rencontrer Samuel. Chiche. L'avion atterrit à Los Angeles.

BD

il y a un livre que j'aimerais bien offrir mais je ne l'ai pas encore lu, il est écrit par une femme qui parle de la mort de son mari, une femme que j'aime encore assez bien – elles sont, c'est vrai, légion – le titre m'attire ou m'a plu ou ce qu'on m'en a dit ou que j'en ai lu, quelque chose qui est là, quelque part, et qui marque montre indique désigne signifie ce qu'on ressent

PCH

Déjà fait, cet exercice périlleux de détachement de soi d'un texte aimé, qui m'a construite ou déroutée, enivrée ou laissée exsangue. Cette fois c'était hier, tenant fermement mais avec arrière-goût d'amertume à m'en séparer, *De Marquette à Veracruz* de Jim Harrison. Viatique de mes jours sombres, compagnon de l'âpre et lumineuse route des brafoungnes conjugales, offert après qu'il me l'ait été, puis racheté relu réoffert retrouvé en ressourcerie où je le ramenai hier, donc.

G. A-S

en avoir la force, prendre un livre auquel tu tiens et l'abandonner en salle des profs, sur une des tables où se corrigent des copies, se souvenir d'un resté des années sur une étagère près des casiers, titre oublié, jeté peut-être depuis, emmené par qui, peut-être lettre à mon juge de Simenon, dans le lisse glisser le tragique, en lieu de bavardages poser le cri, sa possibilité, comme une force contenue, prête à éclater au milieu du convenu

MB

Dès que je repère un chantier de repavage de rue, je le fais. Il suffira de s'entendre avec les ouvriers. Ne devrait pas leur coûter de travail en plus. Surtout si je reste là à leur tendre chaque pavé posé sur un de mes blocs d'écriture. J'aurais fait toutes les découpes en préalable. Comme tombeau littéraire, y aura pas mieux ! Tout l'intérêt de m'être entraîné à écrire en blocs qu'on pourrait appeler des pavés...

PhS

Le livre que j'ai volontairement perdu hier matin sur la benne à ordures (voir #21), n'était plus là à 17h.

SyB

j'en ai laissé quelques-uns ces jours-ci par volonté de m'alléger, par peur d'accumuler davantage de cartons — quelques vieux poches à tranche brune, un Tolstoï que j'avais en double, une paire d'albums jeunesse avec de belles couleurs et des histoires de navigation —, je les ai laissés sur un muret prêts à prendre du côté des poubelles de récup, il faisait presque nuit, des ombres, des chiens errants, j'ai eu le sentiment de les abandonner, ils ont presque crié quand j'ai tourné les talons, le lendemain ils avaient disparu

FR

Je ne perds des livres que parce que, las de la promiscuité ils s'évadent. Ainsi des *Eaux étroites* de Julien Gracq. Ça m'a turlupiné un bon moment avant que je le capture et le remette à sa place. Mais aujourd'hui, je perdrai un livre ou plutôt, je le laisserai sur la table du restaurant où je vais aller déjeuner avec des amis. Lequel ? Au fond de moi, l'envie de tricher un peu, d'en laisser un qui m'a déjà abandonné. Trop facile ! Je vais forcer mes réticences et laisser les *Vies minuscules* de Pierre Michon. *Vies minuscules*, ça devrait attirer l'œil et susciter le désir de s'en emparer. Non ? Et je glisserai entre la couverture et la page de garde, un petit bristol avec mon numéro de téléphone. « Appelez-moi si ça vous tente d'en parler » De quoi ? Me direz-vous. De nos vies minuscules, pardi !

AB

Rauque la ville. Livre lu relu aimé et offert plusieurs fois. À l'époque. Mille neuf cent quatre-vingt. Fenêtre avec carton de livres. Aujourd'hui. Dans la rue. Quarante ans après. Fouiller. Chance : *Suicide mode d'emploi*. Introuvable trouvé. Revenir déposer mes deux derniers exemplaires de *Rauque la ville* dans ce carton providentiel. Une partie de moi. Remerciement. Échange anonyme et public. Dernier geste de transmission. Séparation définitive mais reconnaissante. *Suicide mode d'emploi* vaut bien le sacrifice de mes deux *Rauque la ville*. Qui seront pris. Qui de nouveau seront lus. Maintenant, dépossédé, je possède les modes d'emploi du suicide.

Je l'ai disposé dans la petite cabane devant la médiathèque de La Penne sur Huveaune. *Marcovaldo* d'Italo Calvino, en 10/18. Parce que ce recueil de nouvelles est un livre d'extérieur, il n'a rien à faire à dormir dans une bibliothèque. Parce qu'il s'agit de rêves de nature et de campagne d'un manœuvre enfermé dans la ville. Garder le livre emprisonné dans une bibliothèque serait le condamner à une plus lourde peine. Le livre est là, il respire, il attend.

JLC

Pas perdu. Brûlé. Jeté au feu. On lisait Vasquez Montalban à l'époque. Son héros brûle des livres. Brûlé donc. *La Grande Cuisine Minceur*. Infaisable, énervant. Et ce matin, « oublié » dans le TGV, *L'incendiaire*, polar islandais de J.H Stefansson. Décidément....

BF

Rentrer dans un tabac avec un goût désagréable, demander où sont les livres, aller vite, le trouver. Jamais vu au bataillon, un poids de plume, un prix d'offrande à la misère des trottoirs, beau et plein de promesses.

Le traverser de part en part. Sa couverture ? Un tableau de Botticelli, Les trois Grâces. Son titre ? *L'Art du bonheur selon les poètes de la Renaissance*. Une page ouverte au hasard ? XVIII^e siècle : l'ataraxie. Une définition ? Ataraxie : tranquillité de l'esprit, due à une absence de troubles.

Assise sur un banc devant une grande vasque d'eau stagnante à peine ridée par la brise.

Rituel en place, début du sacrifice. Photo des points traversés et abandon sur le banc.

Un coup d'œil au ciel bleu et déjà l'attente de quelqu'un et déjà le voir, et déjà se réjouir d'un monde neuf, d'un espoir.

CaB

Non pas se débarrasser, partager. Là où les poubelles.
Minuit, il a plu. Une pochette en appui contre le muret.
Exploration du flux, Marina Skalova. Petit volume,
deux pages cornées, deux passages marqués en gris :

« on mobilise des hommes et on déploie des soldats »
 « des hommes, des femmes, des enfants ont
 continué à se noyer
 il n'y a plus à dire que cela
 cette phrase seulement
 elle dit tout et annule le reste »

Au moins, qui trouvera pourra vendre en ligne ou en
vide grenier.

JC

J'ai énormément de mal à prêter les livres que j'aime aux
gens que j'aime. Les prêter aux autres, c'est impossible,
je peux les offrir, mais abandonner un de mes livres,
qu'il disparaisse, non, la mort grande ou petite attendra
son tour. Pour être exact, je peux abandonner les
mauvais livres, mais leur place est à la poubelle, ce ne
serait pas une bonne chose que des yeux s'abîment en
les lisant.

LS

Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken, Leipzig, 1903 de Daniel Paul Schreber, sur un banc de la gare de Blois, quai 1, au bout côté Orléans.

J'ai failli mettre "désolée" sur la page de garde. J'ai juste mis @metamicien. Puis ABBA à fonds dans les Zoreilles.

« mademoiselle...! »

noooooooooooooooooon...

« je l'ai laissé exprès, vous pouvez le garder ou le laisser, faites ce que vous voulez...

— Vous m'avez fait courir, hein...

"— Ah oui, c'est très à la mode ça... » remettre les Zécodeurs, vite. Ne pas entendre.

J'vais rentrer à pied, ça m'fera du bien, tiens.

A(H)M

Déposer ce matin, sur le chemin, Le poids de la neige. Dans la boîte au bout du bois. Une boîte blanche sur pilotis, « livres libérés », inscrit sur le coté.

Coincer mon livre entre un de Santiago H. Amigorena et un de Mazo La Roche.

Apercevoir, en le posant, l'étiquette de Port de Tête, collée au dos. En une seconde, entrer là-bas, comme à chaque voyage, dans cette librairie.

Fermer la vitre coulissante.

Poser mon livre, pas pour m'en débarrasser — ma mère a un jour jeté un livre à la poubelle. A quatre-vingt-dix-ans. Une seule fois. Ma petite mère exaspérée, voix hachée, par ce livre vantard, vide, elle a dit, navrant. Un livre de Foenkinos, ha, ha — le poser là, pour qu'il circule, mon livre, qu'il bourlingue ailleurs.

Repasser dans une semaine.

Espérer qu'une main anonyme, amie sans le savoir, l'ait choisi.

CdeC

Des heures, des jours, une année, un rêve réalisé ! Fièvre de cet ouvrage collectif, admirative des contributions des participant.e.s de mon atelier d'écriture. Éditrice d'une centaine d'exemplaires, j'en dépose un à la BNF. Une des contributrices demande : à quoi ça sert ? Une autre lui répond : comment te dire, avant nous il y a eu Rousseau, Baudelaire, Zola... enregistrés à la BNF, maintenant il y a nous ! C'est aussi simple que ça ! Une bonne façon de s'en séparer pour la postérité...

MMo

Laisser le livre et le geste à sa réalité. Regarder derrière soi le livre déjà presque invisible. Sur la borne à incendie, déposer un des deux livres, glisser l'autre dans sa poche. Choisir aux éditions Divergences un livre en deux exemplaires. Faire le tour des rayons, lentement, avec comme critères : le budget et entre les deux : une autrice. Un livre jaune ou rouge ? Repérer la borne à incendie pendant le court trajet à pied vers la librairie, et aussi une boîte à lettre.

CS

Illumination ! Faire se rencontrer Johan Barthold Jongkind et Arthur Rimbaud. Pas de montagnes à Charleville-Mézières. S'apercevoir qu'ils sont morts la même année. L'avoir ignoré jusqu'à ce matin. Monter le chemin. Pousser la porte grillagée. Furtivement glisser à l'intérieur. S'assurer l'absence de regards. Avancer trente mètres dans l'allée centrale. À gauche contre le mur, une tombe. En contrebas du cimetière communal, la route.

CeM

Les Villes invisibles de Calvino. Définir de la terrasse donnant sur le parc public le banc pour le déposer ce matin en humant la fraîche humidité des arbres. S'asseoir au point stratégique ressentir une nervosité l'abandonner. Gagner le poste d'observation. Un vieil homme s'est approché l'a regardé est reparti | une jeune femme a lu quelques pages puis a pris son téléphone | un jeune homme a fait quelques pompes devant lui sans même s'apercevoir de sa présence | un couple l'a pris en mains discuté consultant certaines pages sans l'adopter. Il est toujours là gardant la chaleur des rares mains rencontrées. S'il résiste à la nuit prochaine il engagera l'observateur de la terrasse pris à son propre jeu. S'interrogeant sur sa vulnérabilité pour le cas où personne ne l'emporterait s'interrogeant sur ce qu'il adviendra alors de lui les jours de pluie de grand vent. Aspiré vers la mer ou broyé à la déchetterie.

HA

Plusieurs tentatives. Échec, y retourner, le reprendre, le mettre au chaud, là, dans le sac, en plus il fait froid, humide, il va devenir quoi ? Impression d'abandonner quelqu'un à l'indifférence de la rue du coin. Qui pour en prendre soin ? Bien sûr pour de faux je pourrais dire que je l'ai déposé délicatement sur un banc du jardin public, ça ferait une fiction, il serait ramassé par une âme en peine, ça serait une belle histoire. Mais non, je ne peux pas, ni mentir ni jouer ni tricher.

MCG

Je l'ai fait, sur un beau banc de pierre en allant au cours de Qi Qong. Il était encore là quand je suis ressortie et je l'ai replacé dans une petite niche au-dessus du banc de pierre. Le plus dur, c'était de choisir lequel, un de ceux qui comptent, un de ceux qui encombrent les rayonnages depuis que j'ai commencé à acheter des livres (les jalons de ma vie, injetables), un des miens, écrit par moi. J'ai choisi le plus simple dans un acte mélangeant abandon et promotion. Bonne route à lui.

DGL

Dénicher derrière livres aimés indispensables, gardés et poussiéreux ou se délitant ou griffonnés, autres livres honteux mais familiers, un livre offert oublié et intact | ne pas sentir besoin impérieux de la découverte | oui le perdre | mais comment lui donner une chance dans mon quartier | ni libraire ni autre boutique ou entrer sauf boulanger inconnu et décorateurs | terrasses non encore en place... opter, avec fol espoir d'adoption, pour un scooter garé devant le rempart.

BC

Prendre *Une histoire de bleu* de Jean-Michel Maulpoix. Faire lien avec la paire de chaussettes au bleu si lumineux, pour un cadeau, à laquelle j'ai résisté hier (j'ai pris la grise). Le déposer sur un banc, sous un ciel blanc, devant les eaux mouvantes du canal, (r)appelle une promesse de la mer, si loin. La gare plus proche lui offrira peut être la perspective du voyage. « Il n'est rien que l'on puisse enfermer dans un livre. C'est pourquoi ces mots vont et viennent : cet encombrement, cette pauvreté, ce bruit insistant de la langue, le cœur en nage, l'âme en alarme, cherchant à se loger... » Jean-Michel Maulpoix, *Une histoire de bleu*, Mercure de France, p.154.

ES

J'étais pourtant décidée à le perdre dans la boîte à livres ou dans un autre endroit de mon parcours, mais l'homme qui lit était à sa place habituelle, à côté du magasin de fromages chers et chics, les mains posées sur les genoux, vêtu de noir, un bonnet sur la tête, un chapeau noir à ses pieds, boîte à offrandes. J'y dépose une pièce, sors le livre de mon sac, vous aimez lire, ce n'était pas tout à fait une question, mais il dit oui, avec un sourire dans mes yeux, dit merci, me souhaite un bon jour férié, je m'en vais en pensant que ce livre – les petites chaises rouges de Edna O'Brien – ne lui était pas destiné, pensant à ce décalage entre intention et action et aussi au prochain livre que je vais effectivement perdre ?

HB

difficile de savoir lequel — vouloir céder quelque chose de bien — et penser à la séparation qui en résulte — réaliser la difficulté de l'abandon — se focaliser sur le titre — il faut qu'il donne envie — chercher encore dans les centaines de livres — la main hésite beaucoup — ouvre feuillette repose — celui-ci peut-être — le parcourir un peu avant — il faut prendre le taureau par les cornes --- celui-là — poser Le goût des mots dans la boîte à livres de la médiathèque — les livres n'y restent jamais longtemps —

SV

Dans la nuit, je me concocte une contrainte. 22ème séance, je prendrai le 22ème livre de l'étagère du haut, je l'ouvrirai à la 22ème page et je déterminerai l'action en fonction de ce qui y est écrit. Si nécessaire, je recompterais 22.

1ère tentative : Emmanuel Carrère – D'autres vies que la mienne — « des eaux qui refluaient — vers la mer — loin de la mer ». Terribles images du tsunami, sidération, paralysie, le jeu n'est plus un jeu, je pose le livre sur le lave-vaisselle, d'un coup, je ne sais plus quoi en faire.

2ème tentative : Dostoïevski — Les nuits blanches. « que cela reste mon secret — vous êtes prêt à prendre feu comme de la poudre ».

Prête à rien, trop dans les livres, tout dans les livres, pas prête à me prêter au jeu.

AC

Ce n'est pas la première fois, ce ne sera pas la dernière : mèche vendue. L'endroit compte autant que l'objet-livre déposé, son contenu, le fait d'imaginer qui le verra, s'interrogera, le prendra, le feuillettera, l'emportera, le lira ou le laissera là, par crainte d'on ne sait quoi. Itinéraire du jour : relire et relier les lieux récents. Ainsi *Trois nouvelles merveilleuses offertes par votre libraire*, les Selkies Missolonghi et *Je t'apporte l'éternité* sont perchées dans les branches du cèdre sauvé de l'abattage dans la cité — l'arbre protégé me le rend bien, sa maitresse branche formant avec le tronc un diapason. *Le sac à main* de Marie D est posé dans la galerie marchande près de la vitrine aux sacs ; *Le français est un jeu* (Librio), placé sur la balançoire de l'aire aux enfants. *L'étranger* rejoint la tombe sans nom de la rue de l'Égalité et *Sur la route* fait du stop au milieu d'une place de parking, proche de la forêt.

ChE

Sélectionner une boîte à chaussures de bonne taille, glisser dedans une plaque de chocolat, deux paquets de bonbons, du savon, du shampoing, une brosse à dents, des protections périodiques, quelques conserves fines, une demi-bouteille de bon vin et deux livres. Un pour l'adulte, un pour l'enfant. Pas du matériel ou de l'alimentaire mais des mots, des histoires, des dessins rigolos, pour se tenir chaud. Pour le petit, c'est plus facile, un de ceux abandonnés par les enfants qui passent ici. Tournebidouille ne rentre pas dans la boîte. Les bonnes manières pour les petits dragons trouve sa place. Pour sa mère, probablement sa mère, le vieux qui lisait des romans d'amour, ça la fera voyager. Peut-être. Ça m'a fait voyager, moi. L'exemplaire a été acheté d'occasion, une pastille jaune en témoigne, je ne sais plus où. Je le rachèterai sans doute, à la bouquinerie. Refermer la boîte, l'emballer, l'enrubanner, la rendre toute belle, attacher dessus une étiquette précisant que le colis est pour une femme et un enfant, le déposer à la superette partenaire.

ESM

Déposé dans une salle de classe, un de mes exemplaires de *Sur la route* car j'avais moi-même découvert ce livre autour de mes dix-huit ans. La route, je ne l'ai jamais vraiment prise et jamais vraiment quittée non plus. Même les chemins tortueux sont relativement rectilignes. Et puis, est-ce la route ou les personnes qui la peuplent ? Qu'ils portent ou non leurs vrais noms d'ailleurs. Déposé dans une salle de classe, *Sur la route* dans l'espoir de faire mentir les mots de Dante.

JT

Jour de Saint-Éloi, protecteur des orfèvres. Depuis l'aube je suis tout occupé à forger avec mon petit marteau (ne me demandez pas quoi). Alors lorsque la possibilité se dérobe, plutôt que renoncer, reste l'acte par procuration. Ma fille sera mon vicaire. Ces abandons de livres, comme on relâche à la nature un animal blessé puis soigné, c'est son projet à elle. Elle les égare dans les rues éponymes. Gary bien sûr, mais Gide aussi. Ce que le père a tu, dit le Zarathoustra, le fils (ici, la fille) le proclame.

PhP

J'ai perdu des livres, oubliés dans un train, une salle d'attente, lors d'un déménagement, ou prêtés et jamais rendus. Je me suis déjà séparé de livres mais pour les offrir à quelqu'un qui semblait en plein désir de le (ou les) lire. Mais il existe des livres qui pour des raisons diverses (par exemple parce que je les ai en double, par exemple parce que je n'ai vraiment plus de place...) sont devenus inutiles ou indésirables dans ma bibliothèque. Depuis des années, je les abandonne dans les cabines téléphoniques qui souvent en face de la mairie sont à la mode dans les petits villages comme le mien. Mais quand j'y pense, je me fais penser à ceux qui abandonnent leur(s) chien(s) au bord de la route ou à la S.P.A. sachant pertinemment qu'ils ont peu de chance de survivre. Je sais qu'on ne sait jamais.... je le vis toujours mal. Mais cela dépend aussi des jours et de mon humeur. On ne peut pas tout garder. Il faut apprendre à perdre.

JCB

Ce n'est pas une boîte à livres. Rien que trois étagères adossées au mur, dans le hall d'entrée. Canapé à côté d'elles, je fais durer l'instant d'avant séparation. On a tellement passé de temps ensemble. Le seul roman m'ayant arraché des larmes à sa toute dernière phrase. Je l'ai en mains, le serre. Mais je dois le faire. Pour qu'il soit adopté, adoré je l'espère. Je le pose avec délicatesse, bien en vue, pour lui offrir toutes ses chances. Il le mérite.

En quittant le bureau, ce soir, je ne vérifierai pas s'il est toujours là. Le retrouver serait injuste.

Un dernier : « Bonne nuit, Princes du Maine, vous Rois de la Nouvelle-Angleterre. »

De nouveau, des larmes.

ChG

Ma voix basse de Régine Vandamme sur le rebord d'une fenêtre dans ma ville, debout sur sa tranche pour marquer que ce n'est pas un oubli, que l'abandon est voulu. Rêver que le nouveau ou la nouvelle propriétaire aura envie de répondre à chaque question de chaque chapitre : qu'est-ce que t'attends ? qu'est-ce que tu fais ? qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que... ? Espérer qu'un jour, sur le rebord de la même fenêtre, une réponse arrive.

IsB

Celui qui déplace les ouvrages qu'il aime sur les étagères de retour de sa bibliothèque, parce que les usagers privilégient tout particulièrement ces livres à l'emprunt. Celui qui avait eu le projet de déchirer toutes les pages 48 de la bibliothèque de Boston. Celui qui lui rendit hommage en enregistrant la lecture de pages 48 de très nombreux livres diffusée sur Internet. Celle qui déposait les livres qu'elle aimait sur les rayonnages des bibliothèques qu'elle fréquentait. Celui qui au café donnait le livre qu'il venait de terminer de lire à la première personne à ses côtés.

PM

en découvrant ce plan au ralenti, dans son *Journal du regard*, la mécanique des voyageurs descendant l'escalier de la station de métro, filmée en plongée. saisie par l'impression que les corps s'effondrent j'ai eu envie de poser là sur les marches du métro un livre, ce serait n'importe quel livre, je le poserais et je les observerais, ferais des paris sur celle qui hésiterait à le ramasser, celui qui s'en écarterait avec effroi, me réjouirais d'observer le désordre provoqué, celui qui enfin s'en saisirait et rencontrerait mon regard

CD

| AU PRÉALABLE | de jour | vous serez allées en ville |
vous aurez pris l'autobus | vous aurez porté le masque | vous
aurez relevé | AVEC SOIN | le nombre d'enseignes |
DANS LA RUE PRINCIPALE | en faillite | ou en
réfection | vous aurez jaugé | EN CONNAISSNCE DE
CAUSE | du matériel adéquat | du nombre d'exemplaires
du catalogue ÉCRITS D'ART BRUT nécessaires à la
réalisation de l'action | PARCE QU'IL S'AGIT | de passer
à l'action | NUITAMMENT | de laisser au pied de chaque
vitrine vide | dressé contre la vitre | la couverture visible | un
exemplaire d'ÉCRITS D'ART BRUT | ce remarquable
catalogue d'exposition | richement illustré | non sans avoir
glissé | DISCRÈTEMENT | une invitation incitant tout
qui | curieux ou curieuse | jetterait un œil | même juste un
œil | à cet exemplaire | à couvrir de beautés | de citations |
réelles ou inventées | de pages de livres | même arrachées
n'importe comment | à la sauvage | dans nos livres les plus
cheap | ou nos bouquins les plus précieux | dorés sur tranche
| PARCE QUE L'ON CONVIENDRAIT QUE | DANS
UN MONDE À VAU-L'EAU | UN PEU DE BEAUTÉS
| BORDEL | même sauvages | ultra brutes | ça ne fait de

tort à personne | écrirais-je | aurais-je écrit | écrirai-je |
encollant aussi | sur chaque vitrine | en guise d'exemples |
ou faire pichenette | des conseils un peu fous | ou bien des
constats | écrits à la main | de tout grand format | histoire
qu'on les lise | si on veut les lire | de loin | des phrases
insolites | susceptibles | peut-être | deux millisecondes |
d'arrêter nos courses | nos agitations | des sentences
comme : • PAS OUBLIER • PAS OUBLIER • AMIES
OU ENNEMIES NOS OREILLES BRÛLENT
SPONTANÉMENT • LES YAOURTS ÉMETTENT
DES ONDES TELLURIQUES • PARFOIS NOS
HUILES TINTENT • ICI • DANS CETTE VITRINE •
LE 15 OCTOBRE • DANS LA POUSSIÈRE • J'AI VU
UN BRUIT VIEILLIR • ou quelque chose du genre |

VT

Abandonné en juin 2020 dans la petite vitrine du parc de la Tour, un bouquin jamais lu réédité dans les années 80 au Livre de Poche. Énième déménagement, énième bouquin sur le sujet, peu excitant. Elle se souvient pourtant avoir écouté avec attention, l'auteur à minuit chez A. Veinstein. Elle se souvient de sa conversation autour d'une phrase extraite du livre : « En bibliothèque, Il lui semblait reconnaître à quel moment un livre commençait à s'impacienter, se préparait à quitter son rayon ; les livres lui faisaient signe quand il passait près d'eux ». Bien des années plus tard, découvrant sur Arte, Alexander le neveu de l'auteur et son œuvre théâtrale autour des laissés pour compte , elle fit quelques recherches sur Zeldin retrouva d'abord le prénom de l'oncle puis le titre du livre, avant que *Le Bonheur* ne lui fasse de nouveau signe, s'impacientant sous l'immense pile d'un stand de foire aux livres où avaient été déversés une montagne d'autres en état second . Sur la jaquette, peint par Jérôme Bosch, un vieux sage méditant à même le sol dans un paradis végétal.

SMR

Perdre un roman policier, un de ces best-seller qui traîne dans le deuxième rayon de la bibliothèque, un qu'on ramasserait facilement dans un rayon de la FNAC ou sur le banc d'un square parce que tout le monde connaît l'auteur, un qu'on aurait la chance de trouver par hasard, un qui a une valeur commerciale. Glisser dans le livre une petite enveloppe avec la mention « ne pas ouvrir ». À l'intérieur, la résolution de l'intrigue en une phrase cinglante. Le chanceux était prévenu.

JH

J'avais prévu le truc : glisser *Poteaux d'angle* dans mon sac, y insérer une dédicace apocryphe à « mon cher Max », antidater, puis le laisser sur un siège du tram. Parce qu'on relève toujours dans les livres d'occasion les traces des lecteurs qui nous précèdent - et cette question toujours du comment perdu et du pourquoi donné... mais c'était trop préparé. ça ne bougeait rien. Alors après les cours, quand Ghada me demande « un livre pour lire », je tombe dessus dans l'armoire, l'auteur que sa mère a aimé quand elle était étudiante à Constantine, ses conseils balayés, la pudeur qui fait taire. Je vois cette main refusée qui repassée par lui peut se saisir encore, et je lui donne *Le Vieil homme et la mer*.

VB

Quels livres abandonner ? Ceux en double ou en triple, des classiques de la littérature scolaire, sur lesquels on voit écrit *SPECIMEN ne peut être vendu – gratuit –* Gratuit oui mais pour qui ? Les déposer en pharmacie ?

OS

Abandonner *La reine des lectrices* sur le banc de l'abribus, dans le centre-bourg. Le lieu a été choisi parce qu'il est en plein cœur du village, à côté de l'église. Peu de passants s'arrêtent à cet abribus mais il y a une boîte à livres à côté. Peut-être que le livre sera ensuite intégré à la boîte à livres ou qu'il sera emmené par un passant, un rare piéton qui aura délaissé sa voiture. Le livre a été déposé à midi, en plein milieu du banc, à l'heure où les voitures passent beaucoup. Dans la boîte à livres, ce jour-là, il y avait *Guerre et paix* de Tolstoï à côté d'un roman de Hermann Hesse.

EV

Chercher un nom peu connu et succomber à l'orgueil de faire découvrir quelque chose à quelqu'un. D'elle, j'ai plusieurs exemplaires, l'un que je pensais offrir. Et du coup, l'offrir à un inconnu. Le déposer à l'aveugle ? J'hésite entre la salle d'attente de la gare, d'un cabinet médical. Finalement, salle des profs d'un lycée. Je ne sais pas où elle se trouve, je fouine, je furète, je finis par demander et confier le livre au bon soin d'une responsable d'établissement curieuse mais sans doute aussi méfiante. J'aurais aimé me carapater, entièrement anonyme, le cœur battant d'un coup commis avec préméditation, et le secret espoir d'une réponse, d'un partage, d'un lien tissé.

PV

Puisque dire c'est faire, la proposition ci-après est formulée ainsi et sera réalisée in situ dès que possible. Déposer anonymement dans les boîtes à lettres qui en permettent le passage, condition qui décuple l'aléatoire de l'expérience, les livres suivants: rue du Renard, Sauvages de Gabrielle Filteau; près du parc de l'Épervière, Ana où la fille du héron; rue du ha-ha, Remèdes à la mélancolie ; au Champ de Mars, Parleur de batailles, de rois et d'éléphants (doublon); avenue de la gare, l'anomalie du train 006; rue des balais' les Pantoufles; rue du Refuge, le monde sensible de Nathalie Gendrot. Il est précisé que ces livres proviennent d'un désherbage effectué cet été et attendaient dans des sacs une nouvelle destination. Il reste à trouver les titres adéquats pour la rue Montplaisir, la rue Belle Image, etc. On conviendra qu'étant données les conditions de l'expérience, on ne saurait en tirer aucun résultat.

LL

Le choix du bouquin s'impose au lever, ce sera *L'Éloge de la folie*. Je déambule dans le quartier à la recherche de quoi ? Je ne sais pas. Un endroit où le poser, la boîte à livres de la place ? Non, je recherche quelqu'un à qui l'offrir, mais le vent froid a balayé les lieux communs. Sous les marronniers, quelques bancs où se rencontrent habituellement les Chibanis, mais personne, alors je dépose *L'Éloge* sur le bois glacé en hommage à ceux qui ont eu des rêves plein la tête et le grain de folie pour venir travailler ici.

MC

Cherche dans la bibliothèque un livre digne de sortir et de poursuivre ses sillons, avise l'ingénieux hidalgo et son écuyer piaffant en doublon sur les rayons, fait un nœud autour des deux volumes, écrit sur un post it le titre d'un chapitre à venir : *là où un passant trouve deux merveilleux livres, les dévore et s'en trouve tout ébaubi*, s'en va poser son colis dans la boîte à livres en haut de la colline, où il sera mieux abrité que sur la boîte aux lettres jaune.

HB_o

Donner, c'est plutôt une activité de printemps. Offrir du renouveau, trier, se séparer, ne garder que ceux qui seront relus. Les déposer chez l'Abbé, aux compagnons. Souvent, quelques jours après, y retourner pour se fournir en nouveautés. S'offrir alors un livre usagé, un livre qui a vécu, comme une monnaie parallèle, un savoir, de l'écriture qui circule. Roue de la vie, samsāra du livre, des pages. Passage. En déposant, être passeuse, peut-être. Offrande, en tout cas.

CeC

Assis sur un petit tabouret dans une arrière-boutique éclairée au néon, l'homme est entouré de plusieurs piles de livres. Dehors, la nuit est tombée juste après les grilles de la librairie. Seule l'ombre des passants anime les murs de la boutique vide. Il prend un livre, l'attrape à pleines mains, le retourne, ouvre sa couverture dépliée. Maintenant l'objet de la main gauche, il saisit les deux plats, les fait se rejoindre entre le pouce et l'index. D'un mouvement sec du coude, il arrache la couverture du corps du livre. C'est le même bruit que quand on déchire une page, un chuintement feutré et sec. Au caractère définitif, la même sensation que lorsqu'on renverse un verre d'eau. Il jette d'un côté les couvertures, de l'autre les corps démembrés s'entassent sur une nouvelle pile. Il sourit, comme quand il est gêné. Lui, l'homme aux livres, surpris en pleine destruction massive d'ouvrages littéraires. Il s'empare d'un autre exemplaire, en arrache la couverture qui vole rejoindre les autres peaux. Des livres non vendus, qui n'ont pas assez de valeur pour être retournés aux éditeurs. On demande aux libraires

d'envoyer une preuve de leur destruction. L'homme baisse le regard et choisit ceux qu'il va sauver de la benne à ordures. Parce qu'il ne peut pas s'en empêcher. Il les déplace et les entasse à nouveau. De ces cadavres, il bâtit un fort sur son bureau.

Les pages dénudées sont exposées à tous les vents, elles se froissent et jaunissent en même temps que la poussière s'y dépose.

IG

Déposé sur un banc public avenue de Clichy cet exemplaire parascolaire de *Gargantua*, espérant gigantesque rencontre entre le géant Rabelais et le quidam curieux. Repassé près de deux heures après et l'ouvrage avait disparu. Ô joie ! Quelqu'un peut-être découvre la lignée pantagruélique en ce moment-même, s'étonnant de naître par l'oreille.

TD

Choisir, mais pas dans la caisse déjà préparée pour Emmaüs. Choisir parmi ceux encore vivants dans la bibliothèque des « classiques ». Un ouvrage en double ? *Le Colonel Chabert*. Photo de Luchini. Attirant, non ? Fouiller dans l'autre bibliothèque : poches lus récemment. Alejo Carpentier *Le Royaume de ce monde*, collection Folio, s'impose. Baroque, excentrique. *Révolte des Noirs de Saint-Domingue*, Vaudou. Conseillé par une amie dominicaine avant que je parte à Cuba.

Le déposer où ? Dans le bois, sur les feuilles mortes ? Prendre la voiture gelée. Galerie Leclerc. Bambi lumineux. Banc en métal vert amande face à la pharmacie. S'asseoir, oser le poser, couverture en vue. Dessin d'un visage blanc, délimité par une ligne rouge. Trou noir de la bouche béante. Se lever. Courses. Vérifier une demi-heure après. Toujours là.

CG

Sur ce banc derrière l'arrêt de bus, là, ici où souvent croiser ces hommes dormir (ce n'est pas toujours le même) et vivre, habiter le monde sans doute et où parfois un livre est posé, de tous genres, romans ou non, volés ou donnés comment savoir, déposer ce recueil de Sylvia Plath, celui-là, premier lu et par lequel avoir découvert cette langue, ces lueurs, et repartir, mais c'était avant l'averse.

ArM

Au moins quatre éditions dans la bibliothèque, des traductions, des gloses, presque le Talmud, et les fichiers sur les disques durs, comme la traduction de Littré. Celle-ci est modeste, cent pages pour mille lres. Je l'ai achetée lorsque je suis arrivé ici, la langue m'était presque inconnue. C'est un de ces objets que l'enfant aime à tenir au fond de la poche, qui rassure et qui tient en garde le monde. J'en ai racheté un deuxième exemplaire pour défier le temps. Le livre si vaste est concentré sans aucune note, aucune explication. Un chant tient sur une page en format à l'italienne. Il y a quatre colonnes, peut-être cinq, j'oublie déjà. Les caractères sont si petits que les hendécasyllabes deviennent comme des mots, on appréhende plusieurs colonnes à la fois. Je l'ai feuilleté seulement pour me rassurer. C'est presque le livre d'une seule page auquel songeait l'autre maître. Il était temps de le laisser aller pour mon livre soit. J'aurais pu l'offrir à un de mes fils mais ils désertent les livres. Je l'ai glissé ce matin dans

la poche ventrale du sweat à capuche. Je suis allé au parc le déposer entre les branches des arbres avec une pensée pour les suicidés.

TM

Il m'a toujours dit que ce qu'il écrivait servait à envelopper les harengs. Il écrivait pour les journaux. Il a aussi écrit des livres. Les livres étaient sa vie et il les distribuait volontiers. Quel livre aurait-il laissé sur le banc ? Moi ce sera ce livre que j'aime et qu'il aimait aussi, pas autant qu'il aimait Kafka qui l'empêchait d'écrire : c'est si grand tu comprends on est écrasé. Je prendrai un des trois exemplaires de ce livre, ici il y en a trois (ce sont des choses qui arrivent dans une bibliothèque), le moins usé : c'est pour offrir tout de même. Ce n'est pas un gros livre et il a l'odeur des mains qui l'ont tenu : un souvenir de térébenthine. C'est un livre à la fois burlesque et infiniment triste. Il ne contient pas de larmes, plutôt des questions. Je le poserai sur le banc du quai demain à 6h30. Pour toi.

NH

Alors j'ai pris mon vélo et suis allée à la boîte aux lettres à côté de la Mairie et en même temps que ma lettre j'ai glissé un livre dans la fente (trois centimètres épaisseur maximum). Le plus dur c'était avant, ce matin, LE livre. Pas charitable d'en prendre un dans la pile prévue pour la recyclerie, fermer les yeux et prendre au hasard ne marche pas il y a toujours une bonne raison pour que ce ne soit pas celui-là. Alors tirer trois lettres dans le scrabble G, T, E qui seront dans le nom de l'auteur et va pour Théophile Gautier, La morte amoureuse et autres nouvelles parce qu'il est moins épais que le *Capitaine Fracasse*.

IsC

Quoi ? Abandonner un livre ! Mais lequel ? Les livres couvrent les murs de ma maison et je ne suis pas loin de penser que si j'en enlevais un, elle pourrait aussi bien s'écrouler. Ce matin, je prends, je pose, je résiste. Cet après-midi, au bureau, le poids de l'anthologie de Michaux leste mon sac. C'est une vieille édition que j'aurais du mal à retrouver. Ce serait pourtant le plus beau cadeau à faire au monde. Mais je ne peux pas. J'aime tout dans ce livre. Son odeur, sa couleur, la texture de ses pages, sa présence à mes côtés depuis l'adolescence, et bien sûr les mots dedans. Je copie un extrait : « Je vous écris d'un pays lointain ». Je l'imprime en cinq exemplaires et pars en vélo essaimer la ville : Cité des 400, Plage des Minimes, Port de plaisance, Médiathèque Michel Crépeau, Gabut.

FG

Perdre l'*Idiot* vraiment ?
MuB

Sur la place de mon village, d'un côté la mairie, de l'autre la nationale. Entre les deux, une tonnelle, devant celle ci, l'arrêt du bus qui relie Lyon à Bourg en Bresse. Sur la droite, l'école. Sous la tonnelle, tout autour, des bancs, au centre, comme un îlot, un bloc de béton carré, environ 1 m sur 1m, coiffé d'un deuxième bloc, plus petit, surmonté d'une poignée de fer, comme si là pour être soulevé par un éventuel géant de passage. C'est ici que je dépose mon livre, une brisure de parpaings dessus pour qu'il ne s'envole pas, tout en restant visible. C'est *Le jour avant le lendemain* de Jørn Riel. Récit de transmission d'une grand-mère inuit à son petit-fils de dix ans, alors que perdus, tous deux, sur un îlot du Groenland. J'ai ajouté un petit mot, en page de garde, pour qui ouvrira le livre : « À toi qui le trouveras et le liras. Bon voyage. », précédé de la date jour mois année.

LP

Quel livre abandonner? Avec le risque que personne ne le recueille , ne l'ouvre, ne l'aime. Botter en touche, saisir l'occasion pour vider la bibliothèque des dizaines de manuels scolaires, corvée si souvent remise, opter pour un livre en plusieurs exemplaires, mais sont si laides ces éditions scolaires, donnent pas envie de les lire, se débarrasser d'un bouquin sans intérêt, récupéré par hasard, ça doit bien se trouver, mais pas possible, ce qu'on cherche c'est le livre qui comptera, qui sera lu, pas un objet mais une voix, un monde, des personnages, un ailleurs, (ou la vraie vie). Opter pour un livre pour enfant. Illustré. Grand format. Premier décembre. Même dans les familles où l'on ne lit pas, les livres pour enfant ont leur place. Pff! Ça sert à quoi la poésie?! De Jean-Marie Henry et Alain Serres aux éditions Rue du Monde. Livre coloré, lumineux, format à l'italienne. Le déposer après 18h dans la boîte à livre, à l'entrée de la pharmacie. Y revenir un autre jour pour les manuels scolaires.

BG

La lecture comme nourriture et si le livre était déchiré abandonné sous la pluie avalé si les mots étaient niés est ce égoïste de penser la mort d'un livre lorsqu'une femme dehors est installée en campement fortune Mrs Dalloway peut-elle sauver malgré la frivolité fleurie est ce que la beauté de la langue suffit les hommes sol peuvent-ils encore accéder aux mots ne sont-ils trop en bas peut-on lire quand tout aspire fond gris. Je laisse ici paysage désolé le vent grince Virginia et la chambre que d'autres n'ont pas. Elle est emmitouflée la laine colorée du bonnet dépasse à peine du monceau tissu un peu à l'écart elle a construit un semi abri, elle ne demande rien elle est là et moi je me pointe avec mon livre pendant que d'autres meurent de froid je m'évanouis dans la langue. Est-ce indécent j'ai souvent honte de consommer du papier en l'examinant vital quand certains survivent peines. Je ne veux pas qu'elle soit jetée éparpillée je la veux pleine à distiller en force femme. Je n'ai pas eu le temps de déposer La condition humaine au cimetière, je l'ai laissé sur le canapé de la ligue cancer.

JenH

Je ruminais. Perdre un de mes livres, ah non, impensable. J'ai trouvé une parade. Ce livre, *Marins, bergers, solitudes*, je l'ai en deux exemplaires. Le premier, je l'ai acheté. Le second, en belle édition, m'a été offert par son autrice-amie, Amandine Cau. Des photos, superbes, d'elle qui a été skipper et bergère, entre mer et montagnes, grand large et alpage, les mêmes sensations. Je triche, peut-être ? Au diable, la consigne ! En fin de matinée, quittant la salle de yoga, j'ai glissé le livre (le premier, qui n'est pas dédié) dans un casier, certaine qu'il ouvrira à d'autres de beaux horizons. Oui, lire, danser avec le vent.

ChD

Il a fallu choisir. Se séparer d'un livre n'est facile à accepter, j'en ai très peu. Quand je suis parti, il y a 15 ans, je n'ai pas pu rentrer la bibliothèque dans la valise. La lecture numérique a bien-sûr pris le relai, la médiathèque aussi mais les livres qui m'appartiennent, ceux que je peux malmenier, tous m'accompagnent en frères et sœurs. Il m'a semblé évident que si je devais laisser un livre à la rue, il se devait d'être dans la langue d'ici. Quitte à s'amputer d'une voix, autant que celle-ci puisse être entendue par quelqu'un d'autre... Je lis à peine le vietnamien, uniquement des livres d'enfant pour pratiquer, quelques articles de journal dont je ne comprends pas la moitié des mots.. Mais aucun ne m'appartient pas et leur perte me laisserait indifférent. Ainsi, j'ai choisis les Carnets de prison d'Hô Chi Minh, une version bilingue, qu'il m'arrive souvent de relire dans les deux langues, souvent à haute voix, en vietnamien, et en silence pour la traduction française. Si une personne tombe dessus, elle sera capable de le

lire. Et puis l'idée qu'un inconnu puisse découvrir, ne serait-ce que quelques secondes, ma langue me séduit. C'est donc lui avec qui je descends, devant le lac. Je relis les poèmes annotés au crayon à papier, comme pour lui faire mes adieux. J'attends qu'il n'y ait plus personne et je l'oublie volontairement sur le banc. Je ne me retourne pas, j' imagine la couverture jaune pâle sur le marbre, une personne s'arrêtant à côté, penchant la tête, le saisissant pour y découvrir quelques vers. L'image du livre seul me hante tout l'après-midi. Au soir, alors que la nuit vient de tomber d'un coup, sans crépuscule, je passe devant le banc et le livre n'y est plus. Je continue mon chemin, une cinquantaine de mètres plus loin et je le retrouve, par terre, dans une flaque, des pages déchirées et froissées autour de sa couverture. J'ai eu le sentiment de voir pour la première fois la dépouille d'un livre aimé.

AnM

Il y a six ans, j'ai perdu involontairement Les Mots de Sartre dans un bus qui me ramenait de Grenoble jusqu'à Nice. Aujourd'hui, alors que je ne suis pas sortie pour perdre volontairement un livre, il me revient juste ça. J'ai laissé les mots de Sartre dans un bus qui me ramenait chez moi après une histoire muette avec un homme que j'aimais bien. Nous ne nous disions pas grand-chose. Je lui ai demandé si je pourrais revenir et il m'a dit oui. J'ai laissé le livre dans le bus et nous ne nous sommes plus jamais rien dit.

LDP

#Je ne peux pas. J'essaie, mais non. Impossible, pas celui-ci, pas celui-ci, Jean-Marie Gustave Le Clézio, je garde, Martin Winckler aussi et Simone Weil encore plus, la pile s'allonge de ceux que je veux garder. Et cette pile, d'abord de ceux que je veux garder, elle intéresserait qui ? En colère d'avoir une pensée aussi mesquine que de vouloir décider pour les autres. Peut-être Régine Detambel, *Le chaste monde* ou de Malika Bellaribi, *Les sandales blanches*. Je n'ai plus le temps de sortir, demain je porterai les deux. Ô douleur.

SW

Souviens-toi.

Celui qui acquiert, chaque fois qu'il acquiert, perd.

9h03. Le livre ouvert devant moi. Je m'interroge comment m'en débarrasser. Je viens de le trouver dans ma bibliothèque. 17h16. Je réalise qu'il n'y aura pas eu dans ma journée un banc, une boîte, une main, plus lugubre que ce tour d'abandon qu'est ma bibliothèque.

RBV

Ce livre, que je n'ai pas voulu, intrusif, à essayer de perturber un monde sans cesse à la peine, et à maintenir — glissé dans le sac à papier bientôt de course(s), une sortie comme on n'en fait plus, on part et, entre les clopes et le supermarché, on le laisse, là, pas plus con que les autres, tout aussi relégué avec l'optimisme hypocrite de qui veut-pas-jeter, mais c'est tout comme et on le sait — non pas pour qu'il bouge le monde, mais bouté hors du mien — le reste, je l'écris, en tout cas, j'essaie.

AF

Après cinq années silencieuses aux côtés de *La plus que vive*, le *Très Bas*, sous sa modeste couverture Folio, reprend sa route souterraine, sur une banquette rayée de la ligne 2.

Bobin aurait, j'espère, approuvé.

PaP

Il y en a plusieurs. Emballés dans des papier brillants, avec des étoiles, des sapins ou des fleurs. Papier trop fin, percé aux coins. Avant même de déchirer, on sait ce que c'est. Manque d'idée, livre de cuisine, le dernier Goncourt ou celui que le père Noël a vraiment bien aimé et dont il entend imposer l'amour.

Alors le lendemain, il y aura lecture avide quels que soient les restes sur la table, mais plus souvent échanges voire oublis. Discrètement.

JD

Un mot. Sur une feuille A5, lignée, bord droit fraîchement déchiré de mon carnet. Ce matin. Un seul mot au stylo bleu. Le dépose discrètement sur un banc. La place est déserte. Seul l'homme qui fait la manche devant Monoprix prend racine depuis hier soir. Son chien, sorte de bâtard beige à poils raides, observe mon petit manège. J'achète un café à emporter et m'assieds sur le banc en face. Pendant un certain temps il ne se passe rien. L'homme et le chien, figés par le froid. Dans mon dos quelques véhicules motorisés. Le temps est à la pluie. Enfin, un homme passe. Pas plus de vingt ans, bonnet froissé. Bleu nuit. Il voit immédiatement le papier blanc sur le bois brun. Ne s'assied pas mais se saisit de la feuille, lit le mot, tourne la feuille, relit le recto, relève la tête. Je plonge dans mon gobelet de carton. Le bonnet tourne sur trois cent soixante degré à l'horizontale, hésite un instant à m'accoster. Je m'absorbe dans la divination du marc de café, déchiffre Jacques puis Vabre. Peut-être le nom du corps à côté du chien ? Lorsque je regarde à nouveau, le bonnet est déjà bien engagé sur la grande rue. Une bourrasque a mis

mon mot à terre. La place vibre. Une poignée d'enfants agrippés à une poussette. La femme qui la pousse me dévisage. Figure noire. L'un des enfants en profite, court sous le banc, ramasse la page, la tend à la nourrice, enrobe le tout d'un sourire. Figure blanche. Puis, une main noire agrippe la petite main blanche au flanc de la poussette. L'autre main noire froisse la page blanche dans le sac sous le ventre de la poussette. Je prends la tangente sous le regard du chien beige. Le soir même, poussé par la curiosité je repasserai près du banc. Peut-être y aura t'il la feuille A5, lignée, bord droit fraîchement déchiré de mon carnet. Peut-être aurait-je le courage de la regarder. Peut-être sera t'il écrit au stylo bleu le mot que j'y ai laissé. Peut-être deux lignes plus bas je lirais trois mots de plus. Au stylo. Noir. Alors je m'en irais, la feuille serrée dans mon poing au fond de ma poche. Au passage, je confierais mon secret à l'oreille du chien beige. Peut-être.

Ose

Sans attendre demain.

GQ

Ne pas me souvenir du titre de ce roman primé de Chloé Delaume que j'ai déposé sur un banc public après m'être imposé de le lire, malgré un désintérêt certain, jusqu'au bout. Ne pas croire qu'il faut toujours terminer un livre. Ne pas hésiter à se délester des livres malaimés. Ne pas trop s'attendrir sur le fait que le papier provient des arbres. Ne pas trop penser aux arbres en lisant, mais ne pas parvenir à me délester du poids de l'hiver.

PS

B. Grosman et A. Reznik, une photo de gens censément au travail, la femme parle au jeune type, le vieux, la main sous le menton, pose un regard intéressé (lourd serait plus juste) sur la femme. C'est un livre de bien-être, chez J'ai lu (je n'ai pas lu, bien sûr, j'ai trouvé dans la salle de lecture de Miséricorde). Il s'agirait de connaître et de défendre nos droits au travail et de savoir négocier en toutes circonstances. Le cacher quelque part dans le fatras de la salle des maîtres (le carton de Philippe, peut-être).

VF

Un seul livre, jeté dans le sac de voyage sans soupçonner la consigne à venir. Ni choix, ni hésitation, sauf celui de ne pas m'en séparer. Aucun banc alentour, des murets encombrés de végétation. L'offrir alors à la table de chevet de la chambre d'hôtel, à la desserte du couloir face aux ascenseurs du 9^{ème} étage ? L'entourer d'autres livres sur l'étagère publicitaire d'un hall d'entrée ? Avec qui seront partagées les images du poète qui vient de nous quitter ? La séparation se prémédite au fil des heures de la journée.

Fbs

Évidence: perdre un livre qui raconte l'histoire d'un homme qui trouve un poème. Comme ce livre a été lu à voix haute à une partie de la classe de CM, attiser et recueillir l'imagination des élèves, les impliquer dans l'aventure. Discussion animée, pas si facile de perdre volontairement, l'abandonner dans la rue serait risquer un destin de déchet,(sceller?).Tout près ou très loin? Écrire un mot d'accompagnement, afin qu'une bonne âme ne le ramène pas trop vite et des coordonnées pour suivre un peu sa piste et les effets que produisent cette découverte pas si fortuite , rencontre et échos espérés.

SG

Douloureuse consigne, impossible de choisir. Je sors un livre un autre Art de l'essentiel jeter le superflu pour faire de l'espace en soi, justement je le garde, suis tenter de prendre un livre à mon copain. Après vingt minutes d'inspection méticuleuse d'une partie de ma bibliothèque, front plissé, bouche fermée je choisis un livre le fourre sous mon manteau et ressors dans le froid mais aller où? Jamais je ne le laisserai dehors. J'ai trouvé l'endroit. Contente et fière de l'expérience.

CB

La conscience de Zéno d'Italo Svevo ? Cela fait plusieurs fois que je perds ce livre ! Qui suis-je ? Le narrateur soi-disant omniscient racontant l'histoire de quelqu'un qui perd ce livre une première fois dans un musée près du pendule de Foucault en 1986 dans le musée des Arts et Métiers à Paris, une deuxième fois le laisse tomber près de la victoire de Samothrace dans le musée du Louvre en automne 1992, une autre fois l'égare chez elle, le cherche pendant des mois – dans les années 2000 — il était caché sous le *K* de Dino Buzzati et derrière *Rhinocéros* de Ionesco, une quatrième fois caché sous une histoire de la musique contemporaine depuis Ligeti. Une autre fois, il était sous le lit à côté de *L'homme sans qualité* de Musil ou bien à côté du *Café du pauvre* d'Alphonse Boudard... Je l'ai aussi surpris caché sous *Le mot d'esprit en rapport avec l'inconscient* de Freud, c'est dire...! Cette succession d'actes manqués, d'oublis me font revenir sur *La conscience de Zéno* d'Italo Svevo : que j'ai oublié.

IdeM

Pas un, dix. Plus aucun souvenir de ma liste. Des livres bouteilles à la mer mais en zone rurale. Une idée comme un conte pour enfants. Quelques amis, un petit noyau. Nous tentions LIVRES LIBRES. En vain. Dix ans ont passé. Joker, là tout de suite.

UP

Le hasard, Espagne du Sud, un port en construction jamais terminé, une plage abandonnée, un bâtiment qui débordait de plantes grasses, des restes d'auvents et là, arrivé on ne sait comment, il y avait un dictionnaire avec des restes de mots, des pages en partie déchiquetées, des mots dilués, des mots fantômes, en vrac des mots qui s'échappaient. Avec le temps, le sel et les embruns, le dictionnaire s'était solidifié, il était devenu un bloc, un bloc de mots, comme fossilisé, je l'ai emporté, il trône là sur l'étagère. Pris l'habitude, chaque fois que la plage semblait déserte, d'y laisser un livre, comme ça, en plein soleil, un livre libre, lui donner un autre destin, un nouveau décor, des proximités insolites, un arrosoir en plastique, une serviette de bain, une paire de tongs, un volant de badminton, laisser au livre le temps de s'habituer, de perdre le fil des phrases dans la ligne des vagues. J'ai noté tous les titres ainsi déposés, une seconde vie, comme on dit une seconde main, Colette, Camus, Elroy, Morison, Sagan, des poètes aussi...

MRe

Ce Char en lambeaux, mon *Fureur et mystère*, ses languettes roses et jaunes, mes quelques traits et notes au crayon de papier — je recommencerai avec l'exemplaire neuf pour de nouvelles pistes —, sur des feuilles qui se détachent, dépassent, s'envolent presque si j'ouvre. Et si je le glissais avec les livres du Leclerc ou de l'Inter ? avec les neufs, les occasions ? rayon poésie, essais ? littérature ou sciences (astronomie) ? jeunesse ? (Toilettes ?)

Finalement il est sur le siège de la moissonneuse, brûlée dans le champ, que je croise matin et soir les jours de structure.

WL

Il ne m'en a rien coûté de déplacer cet opusculé d'entretien avec la fille de Mohammed Réza Aslani, le réalisateur de *L'Échiquier du vent*. Je me souviens l'attente du film devenue familière en quelques images et extraits persistants vapeurs des bains, peau dénudée, tapis persans, repas des *Mille et une nuits*. Une main a saisi la petite édition. Échange complice, je présume, à vouloir à travers la peau des films que la liberté brille encore, lumineuse.

MS

8h55. À l'arrêt Automne, celui de la rivière, on a raté le bus, la *Pêche à la Truite en Amérique* et moi. Moi je ne prends jamais le bus, alors, le temps de chercher La Pêche à la Truite en Amérique au fond de sa caisse, et le temps de trouver les horaires, il n'y en avait plus qu'un. Je n'aurais pas dû écouter la Pêche à la Truite en Amérique quand elle m'a proposé de prendre par la rivière parce que c'était tout droit... Je ne savais pas hier en me mettant au lit que j'irais à la *Pêche à la Truite en Amérique* aujourd'hui. Alors j'ai traîné, c'est en traînant, j'ai pensé : bon sang *La Pêche à la Truite en Amérique* ! Il faut qu'on sorte ensemble. 9h10. On a été pris en stop en peu de temps, sans doute grâce à elle. Je la tenais à bout de bras. Le technicien d'Enedis se rendait pour un dépannage à l'hôpital. J'ai inventé que j'avais mon auto à récupérer au garage Renault sur la zone ; que j'avais pris de la lecture parce que la livraison ne se faisait qu'à 12h, je lui ai montré *La Pêche à la Truite en Amérique*, il m'a demandé : vous êtes pêcheur ? Je n'ai pas relevé le fait que la couverture de *La Pêche à la Truite en Amérique* et son

utilitaire avaient les mêmes couleurs. *La Pêche à la Truite en Amérique* n'a rien dit de tout le trajet. Elle devait se douter de quelque chose — est-ce que je l'avais déjà conduite quelque part ? Notre chauffeur nous a laissé au dépose-minute au niveau des Urgences. 9h30. À l'arrêt Hôpital il y avait un quart d'heure d'attente avant de pouvoir monter dans quelque chose. Je ne suis pas pêcheur, l'attente n'est pas mon fort. Dans le fond, je suis un automobiliste. *La Pêche à la Truite en Amérique*, elle sait se faire larguer au milieu de nulle part, me l'a raconté bien des fois, sauf que là, où s'enfoncer ? Je l'ai mise sous mon bras à cause du froid dans mes doigts et *La Pêche à la Truite en Amérique* et moi on a marché. — J'avais bien quelque chose derrière la tête... c'était de poser *La Pêche à la Truite en Amérique* sur le banc à un arrêt, près de moi, ou, mieux, dans le bus sur le fauteuil d'à côté ou de l'autre côté du couloir. Et puis voir. Attendre de voir. Toutes les lignes de l'agglo sont gratuites alors je n'aurais qu'à me laisser conduire pour une fois, me perdre dans la vision latérale et voir du pays, et peut-être du monde.

Et va savoir — le temps que le paysage me berce, la *Pêche à la Truite en Amérique* sera descendue à un arrêt dont je ne devine pas l'existence ? J'avais trois heures jusqu'au bus qu'il fallait attraper dernier carat à 12h30 à Parc Tertiaire — si je voulais rentrer, et si j'avais bien compris la fiche horaire. Je me disais : trois heures, c'est large, pour faire le tour de *La Pêche à la Truite en Amérique*... On marchait comme ça jusqu'au prochain abribus et puis, peut-être elle d'abord, on a senti l'eau du fleuve — parce que tout le long de la zone d'activités, c'est l'Oise. Au rond-point on a bifurqué... 10h10. *La Pêche à la Truite en Amérique* longe les clôtures de la zone d'activité depuis de longues minutes. Désœuvrée. Elle ne voit pas quoi pêcher. Je ne sais pas quoi lui dire. C'est devant Euromaster à l'arrière du concessionnaire Mercedes : un bus tourne, je veux dire, il est stationné sur le trottoir, nous obligeant à le contourner, mais son moteur tourne. Je dis à la *Pêche à la Truite en Amérique* : celui-là il est pour nous. On rejoint l'avant du bus, pour se rendre compte que son

chauffeur y dort : sur son siège. Au chaud dans son bus. Ne prend pas de voyageur.

10h30. Sur le parking de la patinoire il y a ces rubans de scotch toilé collés au milieu d'une place. Comme si un mendiant avait attendu là qu'on lui balance quelque chose, signalé la zone de parachutage. J'ai posé *La Pêche à la Truite en Amérique* bien au milieu, c'était juste sa taille. Je me suis éloigné et j'ai regardé. J'ai essayé plusieurs angles, en changeant de place de parking (toute cette portion du parking était vide, devant le Ziquodrome), et à chaque fois j'ai bien regardé la *Pêche à la Truite en Amérique*. Comment elle réagissait. Et s'il y avait moyen qu'elle pêche là, je ne sais pas, un peu de cette lumière du temps bas qui courait dans les nuages, jamais au même endroit. Je me suis assis sous l'abribus en face, arrêt Parc de Loisirs : personne, prochain bus dans 25 mn. Je ne voyais presque plus *La Pêche à la Truite en Amérique* avec la bordure du trottoir, non, décidément, là non plus la *Pêche à la Truite en Amérique* n'était pas à sa place. J'ai

retraversé le parking, sa diagonale et je l'ai ramassée.

Il est 10h50, presque deux heures à tuer encore et je m'interroge : la *Pêche à la Truite en Amérique*, c'est en no kill ?

CT

Dans la salle des Pas perdus du tribunal de Neufchâteau, j'ai déposé *L'écart* d'Amy Liptrot. J'ai abandonné là ces mots qui décrivent la rudesse de ces vies battues par la solitude en espérant qu'ils trouvent des yeux pour les lire. Les mises à l'écart ont tellement à nous dire, surtout pour qui en fait l'expérience. Joie de voir qu'à la fin de l'audience, le livre avait disparu de cet espace où se croisent des existences certes hors-la-loi mais avant tout, hors du commun.

SL

« A partir du 1er décembre, vous pouvez déposer un colis solidaire à la Mairie. » Une boîte à chaussures vide, couleur rose avec une belle calligraphie dorée, un peu de papier de soie, j'y glisse *Sa Majesté des Mouches* de William Golding et quelques bonbecs. Un livre pour tous les âges. Bon voyage à toi !

MM

Dans la pénombre, entre deux étages, je scrute les tranches. Non pas celui-là ni celui-ci. Soudain c'est une évidence, un appel dans ma tête : Sinbad ! Ce sera *Sinbad le Marin*. Quelques minutes pour le retrouver, résister à la tentation d'en sortir un ou deux ou plus à reposer dans le salon ou au chevet. Là ! Les *Aventures de Sinbad le Marin*, texte intégral. Traduction sur les manuscrits originaux de René R. Khawam. Il me fallait un livre de voyage, un livre universel pour le laisser prendre le large. Un livre à lâcher les amarres. Je ne veux pas en abandonner un autre. Je le poserai là, sur le rebord de la fontaine vide d'hivernage, là où je peux le voir depuis la fenêtre du couloir au bureau. 8h25. J'ai un peu de mal à le quitter de la main, puis des yeux. Je scrute régulièrement depuis mon poste d'observation. Les deux ouvriers vont-ils le prendre, l'emmener ? le couple de petits vieux qui passe à côté... ? A 10h47, coup d'œil. Il a disparu. Je vérifie plusieurs fois. Il a vraiment disparu. En moi se mêlent le creux et les vagues, le sentiment d'impuissance à faire machine arrière. Le plein de la réussite, de l'offrande et le

pincement. L'arrière-goût de l'inaltérable, du trop tard,
de celui qui reste à quai avec ses hypothèses pour
bagages.

HG